



Reportage avec les équipes de la SAMM, Société d'archéologie et de mémoire maritime le 5 juillet 2022. Accompagnés par le DRASSM, le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines sous l'égide du Ministère de la Culture. Les deux équipes remontent la cloche de l'épave du « Frascati », au large du phare de Tévenec.

En janvier 1876, le Frascati fait route vers Les Sables-d'Olonne. Chargé de charbon en provenance de Cardiff, le caboteur n'arrivera jamais à destination. Il fait naufrage le 6 janvier entre la baie des Trépassés dans le raz de Sein et Tévenec, à l'est du phare réputé maudit. Près de 150 ans plus tard, le 5 juillet 2022 sur l'île de Sein (Finistère), une équipe de passionnés de la Société d'archéologie et de mémoire maritime (Samm) se concentre à l'aube d'une nouvelle journée de plongée et de fouilles archéologiques. Avec cette fois, un objectif précis : remonter la cloche du Frascati, repérée par William Le Grand, un an plus tôt. « La cloche d'un bateau, c'est le Graal de tout plongeur », dit-il. Sur un bateau, la cloche, souvent une pièce unique gravée du nom du bateau ou de l'année de construction, était traditionnellement utilisée pour sonner les changements de quart ou avertir d'autres navires par temps de brume.

Les experts de la SAMM

Géologue, plongeur, biologiste, archiviste, informaticien, cuisinier ou historien, la Samm, qui existe depuis 1993, rassemble des expertises diverses. François Pernot est professeur des universités en histoire moderne à l'université de Cergy-Pontoise (CYU) et membre du Conseil scientifique de l'institut national du patrimoine. Il expose le contexte du transport de charbon à l'époque du Frascati. « Dans les années 1880, peu après le naufrage du Frascati, on surnomme Cardiff la métropole charbonnière du monde. Le charbon de Galles du sud est un charbon d'exportation, qui, à l'époque, convient parfaitement aux machines à vapeur marines. »



Le « Frascati », navire marchand transportant du charbon faisait route de Cardiff aux Sables-d'Olonne. Il fait naufrage en janvier 1876. | TEDDY SEGUIN / DRASSM

Croiser les sources

Comment retracer l'histoire d'un naufrage ? « Sur les circonstances du naufrage, nous n'avons rien de précis, c'est sans doute une erreur humaine dans le Raz, une zone dangereuse où l'on trouve des centaines d'épaves », éclaire François Pernot. Les sources de documentation, des journaux d'époque aux registres d'assureurs, sont épluchées par Claude Rabault, l'archiviste. Et complétées, avec de la chance, par des sources humaines : parfois des chansons, de la mémoire orale transmise par les populations. L'épave a été signalée par un pêcheur de l'Ile-de-Sein, Jean-Marc Guilcher. « Il nous a déjà signalé plusieurs épaves, il laisse son sondeur allumé en permanence et nous informe des anomalies, explique Jean-Michel Keroullé, président d'honneur de la SAMM. Il y avait quatre candidats possibles dans la zone. Nous avons mesuré le navire, soixante mètres, ce qui éliminait deux possibilités. Il en restait encore deux mais une précédente plongée a permis de remonter la plaque du constructeur. »

Avec le DRASSM

Ce matin-là, Jean-Michel croque le navire, explique où se trouve la cloche et prépare minutieusement les quinze minutes de plongée au fond. En tout début d'après-midi, ils seront plusieurs à descendre, accompagnés par des plongeurs du DRASSM, le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines. « Je trouvais important d'aller à leur rencontre, d'aller voir l'épave qu'ils avaient déclarée l'an dernier et de sortir la cloche avec eux », confie, sur le pont de l'André Malraux, Olivia Hulot, conservateur du patrimoine et responsable des littoraux de Bretagne et de Loire-Atlantique. Le DRASSM existe depuis 1966. « En fait, c'est l'un des plus vieux services au monde. Nous avons une législation issue du droit romain, consolidée au Moyen-Âge puis sous François 1er, et qui aboutit aujourd'hui au Code du patrimoine. Nous sommes très protecteurs en la matière », poursuit Olivia Hulot, avant de plonger avec les autres.



Au premier plan, Olivia Hulot, du DRASSM, conservateur du patrimoine et responsable des littoraux de Bretagne et de Loire-Atlantique avec Aurore Barraud de Lagerie, archéologue sous-marin. | OUEST-FRANCE

Prélèvements concertés

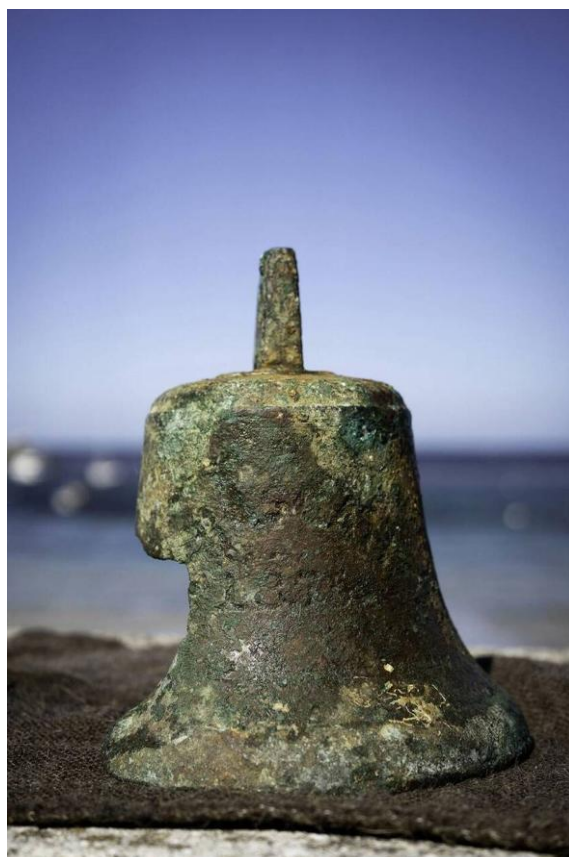
Aujourd'hui, on ne « remonte » plus n'importe quel objet mais on opère « des prélèvements concertés, utiles pour la compréhension de l'histoire de l'épave », indique la spécialiste. C'est le cas de la cloche du Frascati, dont l'entreprise Pointe de Penmarc'h finance la restauration et qui, après un passage au laboratoire nantais Arc'antique, sera exposée dans le musée de l'île de Sein. Avant de plonger, l'équipe ne pensait pas que la cloche était gravée. Elle l'est. Ce qui conforte l'hypothèse initiale : c'est bien le Frascati qui a fait naufrage ici le 6 janvier 1876.

Finistère. Dans un an, la cloche du Frascati retrouvera l'île de Sein

Ouest-France

Marion GONIDEC. Publié le 21/10/2022 à 16h21

La cloche du vapeur Frascati, coulé en 1876 entre la baie des Trépassés dans le Raz de Sein et l'est du phare de Tévenec (Finistère) est arrivée au laboratoire Arc'Antique nantais pour restauration. Elle retrouvera ensuite le musée communal de l'île-de-Sein.



La cloche du «Frascati», remontée en juillet 2022 va être restaurée au laboratoire nantais Arc'Antique pendant une année avant une dévolution dans les collections du musée de l'île de Sein (Finistère). | TEDDY SEGUIN / DRASSM

Le lundi 10 octobre 2022, des membres de la Samm, la Société d'archéologie et de mémoire maritime se sont rendus à Nantes (Loire-Atlantique), au laboratoire Arc'antique, labo de conservation et de restauration du patrimoine archéologique, afin d'y déposer divers objets. Parmi eux, la cloche du vapeur Frascati, naufragé le 6 janvier 1876, entre la baie des Trépassés dans le Raz de Sein et l'est du phare de Tévenec. Le vapeur faisait route depuis Cardiff avec une cargaison de charbon en direction des Sables-d'Olonne. En juillet dernier, l'équipe de passionnés de la Samm remontait, avec le concours des services de l'État via son Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (le Drassm), la cloche du navire englouti.

« On opère des prélèvements concertés »

« Aujourd'hui, on opère des prélèvements concertés, utiles pour la compréhension de l'histoire de l'épave », indiquait en juillet dernier Olivia Hulot, responsable de l'opération pour le Drassm, sur le

pont de l'André Malraux. L'émotion des plongeurs et des équipages étaient palpables alors que la cloche remontait à la surface. L'histoire se poursuit désormais à terre.

Une extension prochaine du musée de Sein ?

« Nous avons rendez-vous avec Gilles Baron qui est en charge des traitements des pièces archéologiques qu'on dépose avec l'autorisation du Drassm », détaille Jean-Michel Keroullé, président d'honneur de la Samm. « On a déposé la cloche du Frascati, on a également déposé un pied du roi, un instrument de mesure maritime en bronze, deux cuillères en étain qui appartiennent au Drassm », détaille-t-il. Pendant une année, environ, la cloche va être restaurée au laboratoire nantais Arc'Antique, entre les mains du spécialiste (lire ci-contre). « Si la surface d'origine de l'objet est perdue on ne pourra pas retrouver l'objet comme à l'époque », éclaire Gilles Baron. Toutefois, un long protocole est appliqué, pour essayer de le conserver au mieux. « Dans le cas qui nous occupe, la surface de la cloche est tout de même bien érodée, mais le nettoyage mécanique va rendre plus lisible l'inscription sur la cloche », complète Gilles Baron. C'est-à-dire le nom du bateau et sa date de lancement.

Dévolution à l'Île-de-Sein

« Trouver, remonter, traiter, valoriser, voilà le cercle vertueux », résume Philippe Bodénès pour la Samm. Dans un an ou un peu plus, la cloche du Frascati retrouvera le chemin de l'Île-de-Sein. « Nous devrions rapidement récupérer les objets qui viennent du Sédusant – le vaisseau de 74 canons a sombré en décembre 1796 au pied de l'îlot de Tévenec – actuellement à Ouessant. Tout comme des objets provenant d'un pillage d'épave à Sein. L'affaire a été jugée, il y a eu une levée des scellés et nous devrions recouvrer une cinquantaine d'objets », détaille Jean-Michel Keroullé. Une extension du musée communal de l'Île-de-Sein est actuellement à l'étude pour accueillir ces nouvelles collections.

Quel protocole pour la cloche du Frascati ?

Trois questions à...Gilles Baron, en charge du patrimoine sous-marin



Quelle est la première étape pour la cloche ?

La cloche est d'abord photographiée. C'est la règle pour tous les objets du patrimoine, on fait des photos avant, après et au cours du traitement. Un constat d'état est réalisé, une description de son état de conservation et de son état général. La cloche est maintenue humide, en bac d'eau, il ne faut surtout pas qu'elle sèche.

Puis, le traitement démarre...

Le but est de dessaler, d'enlever tous les sels marins corrosifs. On réalise ce traitement par électrolyse. Le principe est relativement simple. Pour avoir un courant électrique, il faut un pôle + et un pôle -. Le pôle - ici c'est la cloche et le pôle + est un grillage en inox qui entoure la cloche sans la toucher. Et tout cela dans un liquide qui permet le passage du courant électrique.

S'il y a rupture du champ électrique, une panne par exemple, l'objet, même bourré de sel, est protégé dans ce liquide légèrement basique. Par rapport à une méthode chimique, l'électrochimie permet de réduire le temps de méthode de manière notable. Ainsi, j'estime le temps de traitement de cette cloche à un an, voire un an et demi.

Cette technique permet l'extraction des ions chlorures, c'est-à-dire qu'on repousse les sels à l'extérieur, qui se retrouvent dans la solution.

Toutes les semaines, on fait un petit prélèvement de la solution pour savoir où nous en sommes dans la déchloruration. Jusqu'à ce que l'objet soit stable. Puis, on procède au rinçage de la cloche, c'est-à-dire qu'on enlève les produits chimiques et on laisse sécher à l'air ambiant.

Puis, vous démarrez la restauration ?

On commence par un nettoyage mécanique. On enlève les concrétions pour revenir à la surface d'origine de l'objet à l'aide de microburins pneumatiques et du sablage, une projection d'abrasif avec de l'air comprimé.

Bien sûr, notre abrasif est très doux et nous travaillons à une pression qui est faible. Une fois qu'on a sablé, on consolide l'objet. Et ensuite on protège la cloche avec de la cire qu'on va lustrer. Le lustrage rend la couche de cire plus compacte et plus protectrice.

Recueilli par M. G.
Ouest-France 22-23 octobre 2022